

Introduction : de la grammaticalisation à la transcatégorialité

Stéphane ROBERT
LLACAN (CNRS, INALCO, Université PARIS 7)

robert@vjf.cnrs.fr

Perspectives synchroniques sur la grammaticalisation. Le titre de cet ouvrage peut sembler paradoxal puisque la grammaticalisation, mécanisme fondamental du changement linguistique, est généralement étudiée en tant que processus diachronique. Il se veut avant tout suggestif. Cet ouvrage, qui est le produit d'un travail collectif mené dans le cadre de l'équipe LLACAN* du CNRS, porte, en effet, sur une catégorie particulière de morphèmes étudiés à travers une quinzaine de langues, génétiquement mais aussi typologiquement assez différentes. Ces langues ont pour caractéristique commune de présenter de nombreux morphèmes qui fonctionnent *en synchronie* dans différentes catégories syntaxiques et que l'on a appelés "marqueurs transcatégoriels" (ou plurifonctionnels). Ces morphèmes fonctionnent à différentes échelles syntaxiques et présentent donc une polysémie remarquable s'accompagnant d'un changement de catégorie syntaxique. Il s'agit, par exemple, de lexèmes utilisés par ailleurs en fonction prépositionnelle et subordonnante, ou de morphèmes grammaticaux à la fois déterminants du nom et marqueurs prédicatifs ou encore introducteurs de propositions. On retrouve là des phénomènes de grammaticalisation bien connus en linguistique historique.

DE LA GRAMMATICALISATION A LA TRANSCATEGORIALITE SYNCHRONIQUE

Cependant, si le phénomène de changement de catégorie est bien connu et largement étudié dans le cadre de la théorie de la grammaticalisation (Meillet 1912, Hagège 1975, Heine & Reh 1984, Traugott & Hopper 1993, Hagège 1993, Bybee *et alii* 1994, Wischer & Diewald 2002, notamment), la perspective adoptée pour l'analyse est généralement diachronique (même si certains auteurs tiennent compte des phénomènes de recouvrement ou de coexistence des différents emplois) et le caractère systématique de ce type de fonctionnement en synchronie dans de nombreuses langues a été moins bien évalué. Certes, quelques cas remarquables ont été aperçus et présentés depuis longtemps : le cas du verbe "dire" (**bé**) de l'ewe utilisé comme complémenteur a été mentionné par C. Lord dès 1976, les situations de polygrammaticalisation en rama, présentées par C. Craig (1991), et la foisonnante variation sémantique et variabilité morphosyntaxique du **te** du baka, relevée par B. Heine et C. Kilian-Hatz (1994). Ces exemples sont, à juste titre, considérés comme de véritables défis pour l'analyse (Traugott & Hopper 1993 : 17). Mais, comme le soulignent B. Heine et C. Kilian-Hatz (*ibid.*), ces phénomènes sont courants dans les langues africaines et loin d'être limités à ces familles linguistiques. Il est probable que la systématité du phénomène de transcatégorialité synchronique a été mal aperçue en raison de la nature des langues sur lesquelles ont porté la plupart des études fondatrices sur la grammaticalisation, à savoir les langues indo-européennes. On peut supposer, en effet, que, dans ces langues, le marquage de l'appartenance à une classe syntaxique par la morphologie (flexion, affixes spécifiques...) contraint beaucoup plus fortement le changement de classe d'un même terme que dans une langue isolante car il suppose, la plupart du temps, une érosion morphologique des marques catégorielles qui s'inscrit nécessairement dans le temps. Ce seraient donc des facteurs typologiques qui expliqueraient l'incidence moindre de la transcatégorialité (ou "grammaticalisation synchronique")

* UMR 8135 "Langage, Langues et Cultures d'Afrique Noire" du Centre National de la Recherche Scientifique, de l'INALCO et de l'Université Paris 7.

dans les langues indo-européennes et, par voie de conséquence, la sous-estimation du caractère général du phénomène.

De fait, ces changements de catégories syntaxiques, qui sont plutôt appréhendés de manière diachronique dans les langues indo-européennes, se présentent ici en synchronie. Ils correspondent à un fonctionnement régulier et s'inscrivent dans le *système* de la langue. Il reste à définir ce qui en autorise un fonctionnement régulier et non ambigu. Le fonctionnement particulier de ces morphèmes soulève alors différents problèmes intéressants. Le caractère synchronique de leur diversité d'emploi et la régularité du phénomène permettent de poser que, dans chaque cas, il s'agit bien d'une même unité présentant une flexibilité syntaxique et sémantique dont il faut rendre compte. L'enjeu est donc d'abord de décrire le fonctionnement de ces marqueurs transcatégoriels à travers leurs divers emplois et, ensuite, de construire un modèle dynamique d'analyse de la polysémie et de la transcatégorialité qui permette de rendre compte du passage d'un emploi à un autre, et, enfin, de définir ce qui, dans les systèmes, permet ce type de fonctionnement. Ceci suppose d'arriver à décrire à la fois l'*identité* sémantique du morphème, l'invariant qui fonde l'unité du signifié, mais aussi la manière dont se construit la *variation* sémantique et syntaxique relevée dans les différents emplois.

Différentes questions se posent alors. Le fonctionnement de ces termes révèle une dynamique particulière des systèmes linguistiques dont on peut se demander si elle est commune à toutes les langues ou spécifique d'un type particulier de langues. L'amplitude de la transcatégorialité est-elle variable à travers les langues ? En ce cas, peut-on établir un lien explicatif entre le système linguistique (typologie) et le statut de la transcatégorialité dans les langues (impact et modalités) ? Celle-ci se présente-t-elle de manière identique dans chaque cas ou doit-on distinguer entre transcatégorialité (non orientée) et recatégorisation (orientée d'une catégorie à une autre) ? En outre, la flexibilité syntaxique de ces termes met en question le statut des catégories syntaxiques, leur caractère continu ou discontinu, fixe ou émergent. Leur malléabilité sémantique amène à s'interroger sur les liens entre sémantique lexicale et sémantique grammaticale, et sur les propriétés sémantiques (particulières ou non) des termes qui peuvent fonctionner dans différentes catégories syntaxiques.

L'analyse du fonctionnement de ces termes élargit ainsi le champ des études sur la grammaticalisation puisqu'on a affaire ici à des glissements de catégories qui s'inscrivent dans le fonctionnement normal de la langue. Elle présente aussi l'avantage de permettre, en même temps qu'une analyse des systèmes dans lesquels rentrent ces morphèmes transcatégoriels, une étude fine des contraintes (possibilités, impossibilités, rôle du contexte) et des effets de sens observés dans les différents emplois, étude importante pour définir les liens entre sémantique lexicale et sémantique grammaticale. Le cas des morphèmes transcatégoriels permet donc de passer d'une étude de la grammaticalisation en diachronie à l'analyse de *la transcatégorialité en synchronie*.

L'ORGANISATION DE L'OUVRAGE

Le but de cet ouvrage est donc d'abord, à partir d'un premier échantillonnage, de mettre en lumière l'existence d'une *catégorie* particulière de morphèmes qui présentent ce type de fonctionnement transcatégoriel en synchronie, ensuite, de tenter de décrire leur fonctionnement et de démêler le rôle du contexte dans les changements de catégories, et, enfin, à partir de ces analyses ponctuelles, d'essayer de dégager des lois régulières qui permettent d'expliquer comment se fait le passage d'un emploi à un autre. Il s'agit bien de synchronie. On ne trouvera donc pas traitées ici, sauf ponctuellement, certaines questions centrales dans les études sur la grammaticalisation, comme le rôle du temps ou la question de l'unidirectionnalité, l'importance de l'érosion morphologique, l'existence de chaînes de grammaticalisation, ni non plus le rôle respectif des facteurs internes et externes du changement. En outre, cet ouvrage ne présente pas non plus d'étude systématique des domaines sémantiques source et cible des changements de catégories (voir Heine & Kuteva 2002). On y retrouvera néanmoins certains débats qui ont cours dans le domaine de la grammaticalisation, sur les catégories, sur la nature des mécanismes impliqués dans la grammaticalisation ou sur la sémantique grammaticale. Ainsi, cette étude des phénomènes de transcatégorialité en synchronie devrait apporter quelques éclairages propres

pouvant contribuer à la fois à l'explicitation des mécanismes de construction du sens à l'intérieur de l'énoncé et à certains débats dans le domaine de la grammaticalisation.

Guidé par cette problématique commune, l'ouvrage s'organise en trois parties en fonction de la nature des changements de catégories, avec une progression vers le "tout grammatical". Il porte principalement sur des langues africaines, appartenant à des familles et des groupes linguistiques divers (groupes adamawa, bantou, igboïde, mandé, oubanguien, ouest-atlantique, relevant de la famille Niger-Congo, et sara-bongo-baguirrien, rattaché à la famille nilo-saharienne), mais également sur des langues océaniques (nêlêmwa) et afroasiatiques (maltais, sudarabique), avec des références occasionnelles à d'autres langues. Les données présentées constituent pour la plupart des données de première main.

La première partie s'attache à décrire les passages entre lexique et grammaire, et à cerner les invariants et mécanismes de variation qui président à ces changements de catégories. Elle est d'abord l'occasion d'une réflexion sur les arguments systémiques en faveur d'une interprétation transcategorielle, et non strictement diachronique ou simplement homonymique, de ces passages. Ainsi, sur l'exemple du bambara (langue mandé parlée au Mali) qui possède un grand nombre de morphèmes apparemment homophones, G. Dumestre met en lumière différents indices qui permettent de valider les origines communes et les processus de réaménagement transcategoriel de ces morphèmes, tels que la proximité de sens, les convergences inter-dialectales, l'insertion dans des paradigmes variés, mais aussi les fonctionnements atypiques où se manifeste la trace de l'appartenance originelle d'un morphème à une autre catégorie. Cet article est suivi de deux études de cas portant sur des langues particulièrement riches en morphèmes transcategoriels, l'une africaine, l'autre océanique, et qui montrent comment s'effectuent les passages d'une catégorie à l'autre (facteurs déclenchants, propriétés des marqueurs, sémantique commune et spécifique des différents emplois, rôle du contexte). Ainsi, à partir d'un élément exemplaire du fonctionnement de la langue banda-linda (langue oubanguienne de Centrafrique), l'article de F. Cloarec-Heiss met en évidence la puissance polysémique et l'aptitude à la transcategorialité de certains termes de cette langue et s'attache à identifier autant l'invariant sémantique que les mécanismes qui déclenchent les variations de sens et de statut fonctionnel. F. Cloarec-Heiss montre, en particulier, qu'au-delà du simple contexte, ce sont à la fois les changements de portée syntaxique et l'insertion paradigmatique qui, en conditionnant la sélection des propriétés d'échelle (c'est-à-dire les propriétés attachées à une catégorie syntaxique donnée), jouent un rôle majeur dans la genèse de la variation. I. Brill présente ensuite le cas de trois lexèmes polysémiques et plurifonctionnels en nêlêmwa (langue océanique de Nouvelle-Calédonie), qui ont la particularité d'allier quantification et aspect, ou quantification et modalité. L'auteur montre que leur sens en contexte relève d'un calcul entre leur sens de base (invariant) et leur valeur relative dans l'énoncé qui varie selon leur portée (noms, prédicats ou propositions) et selon leur fonctionnement en intension / qualification ou en extension / quantification. L'article suivant, de P. Roulon-Doko, est une étude comparative, portant sur plusieurs langues africaines, qui s'attache à analyser l'utilisation des termes référant aux parties du corps pour exprimer les relations spatiales. L'auteur remet en question le schéma universel de grammaticalisation généralement admis pour ces termes, qui pose un passage orienté, du nom à la préposition, de la partie du corps à l'espace, et du concret à l'abstrait. Elle montre d'abord que, dans la plupart des langues, seul un sous-ensemble particulier de termes référant aux parties du corps présente un fonctionnement transcategoriel et que, dans certaines langues, ces termes présentent déjà en emploi nominal une polysémie remarquable qui amène à s'interroger sur le caractère premier de la notion de partie du corps ; la plupart des autres termes référant aux parties du corps, au contraire, ne sont ni polysémiques ni transcategoriels. Elle examine alors le comportement spécifique de ce sous-ensemble particulier de termes, leurs valeurs sémantiques et les structures dans lesquelles ils rentrent. Elle compare ensuite les différentes composantes sémantiques qui interviennent dans les valeurs de localisation spatiale et montre que celles-ci, tout comme la sémantique des parties du corps, sont marquées par de fortes différences culturelles. Enfin, P. Roulon-Doko conclut que le corps n'oriente pas l'espace mais qu'à l'inverse, il s'inscrit dans un espace déjà orienté, et que l'aptitude à la grammaticalisation de ces termes tient, le plus souvent, à leur sens abstrait général qui se concrétise dans des domaines conceptuels divers (corps ou espace) et sur diverses échelles syntaxiques, argumentant ainsi en faveur d'une valeur abstraite initiale

(générique) s'investissant dans différents domaines définis contextuellement. Enfin, ce chapitre s'achève sur un article qui propose un modèle général d'analyse du fonctionnement des marqueurs transcategoriels. Pour rendre compte de leur fonctionnement spécifique, caractérisé par une variation de portée à la fois sémantique et syntaxique au travers de leurs différents emplois, S. Robert propose un modèle dynamique d'analyse, la "grammaire fractale", qui se définit par deux mécanismes fondamentaux : la construction d'une forme schématique invariante, qui rend compte de l'unité du terme, et l'activation de propriétés d'échelles, qui rend compte de la variation sémantique et syntaxique. Illustrée par des exemples pris dans des langues diverses, la présentation de ce modèle est aussi l'occasion d'une réflexion sur les apports et limites des différents modèles d'analyse de la grammaticalisation et de la polysémie, ainsi que sur le statut des catégories linguistiques et la motivation du changement.

La deuxième partie s'attache à l'étude d'un autre type de changement de catégories, à savoir le passage, à l'intérieur d'une même catégorie, d'un ensemble (les verbes) à un sous-ensemble (les auxiliaires). Les différents articles étudient les critères sémantiques, paradigmatiques et morpho-syntaxiques qui permettent d'identifier un auxiliaire. Ils montrent, en outre, que la langue peut présenter soit un état stabilisé, soit des phases de transition où divers degrés d'auxiliarisation peuvent coexister, mais que dans tous les cas, l'hétérogénéité syntaxique et catégorielle, constitutive de la transcategorialité, s'accompagne d'une homogénéité sur le plan sémantique, comme le rappelle l'article de synthèse en introduction (M.C. Simeone-Senelle et M. Vanhove). L'article de S. Ruelland porte sur la grammaticalisation des verbes de mouvement en tupuri, langue adamawa, parlée au Tchad et au Cameroun. Après avoir présenté les caractéristiques formelles des verbes de ce paradigme restreint, justifiant leur interprétation en tant qu'auxiliaires, elle analyse les sèmes communs aux verbes de mouvement et aux auxiliaires dérivés (à valeur aspectuelle ou temporelle), pour définir l'apparement sémantique entre les différentes valeurs qui autorise le passage. A côté de schémas de grammaticalisation bien connus, le tupuri présente des emplois remarquables pour ces verbes de mouvement. S. Ruelland montre ainsi qu'au niveau de l'enchaînement des propositions, l'emploi de certains des auxiliaires segmente sémantiquement le texte chronologique, en introduisant soit un thème nouveau, soit la fin d'un thème abordé. L'article suivant, de M. Vanhove, examine le cas des marqueurs de futur et d'injonction en maltais (langue sémitique). Le maltais possède trois marqueurs communs au futur et à l'injonctif qui sont le produit de la grammaticalisation d'un verbe auxiliaire et d'un syntagme interrogatif. Tous connaissent aussi un fonctionnement transcategoriel comme conjonction de subordination à valeur finale. La description de leurs propriétés syntaxiques et sémantiques montre que, synchroniquement, c'est la notion de "visée", déjà présente dans les étymons, qui les unit, mais que les différences de portée syntaxique et les sèmes particuliers à chacun expliquent leur polysémie et les changements catégoriels. Deux chaînes de grammaticalisation différentes sont proposées en fonction de l'origine des marqueurs. Enfin, l'article de D. Creissels étudie les différents emplois du verbe "dire" en tswana (langue bantoue parlée au Botswana et en Afrique du Sud). L'emploi du verbe "dire" comme quotatif est typologiquement bien attesté. Mais l'étude fine des emplois de ce terme en tswana révèle des spécificités remarquables de fonctionnement et une palette d'emplois attestant des degrés divers de grammaticalisation. D. Creissels montre ainsi que, en tant que verbe, **re** est morphologiquement très irrégulier, et syntaxiquement unique, car il fonctionne comme introducteur de citation et ne peut pas prendre de compléments nominaux. Il montre également que **re** s'est grammaticalisé, (a) comme complémenteur ("que"), (b) comme une sorte d'auxiliaire dont la combinaison avec d'autres verbes à une forme dépendante met en relief la notion d'événement ("Il se produit que..."), et (c) comme auxiliaire dont la combinaison avec des idéophones est syntaxiquement équivalente à une forme verbale fléchie.

La troisième partie, enfin, est consacrée à l'étude de morphèmes qui n'ont jamais d'emplois lexicaux mais fonctionnent dans différentes catégories grammaticales et que l'on a appelés ici "polyfonctionnels". Ces cas sont probablement les plus exotiques par rapport aux langues indo-européennes, mais ils sont assez répandus, comme le montrent les articles ici réunis qui portent déjà sur cinq langues de groupes et familles différentes. Ces morphèmes manifestent une variation de portée syntaxique considérable permettant à un même terme de fonctionner à différents niveaux syntaxiques, aussi bien comme déterminants du nom, du prédicat ou de la proposition, voire de

l'énoncé (avec des valeurs focalisation ou de particules du discours). Les cinq études présentées révèlent à la fois de nombreuses convergences, notamment une origine souvent déictique des termes et un sémantisme très abstrait tournant autour de la notion de pointage et de repère, mais aussi des divergences quant à la latitude de fonctionnement de ces morphèmes et aux valeurs sémantiques qui en résultent. Ainsi, le déictique **sô** du *sängö* (langue oubanguienne parlée en Centrafrique), étudié par M. Diki-Kidiri, donne de prime abord l'impression de servir à tout faire tant est grande la diversité des contextes où il intervient : il fonctionne, en effet, aussi bien comme adjectif ou pronom démonstratif, relateur, subordonnant, thématiseur de proposition et particule dicto-modale. L'auteur montre que cette diversité apparente est le résultat d'une même opération, le "repérage par ostension", appliquée à différents niveaux syntaxiques dans l'énoncé. Cette flexibilité catégorielle permet au déictique **sô** d'intégrer différents paradigmes de morphèmes spécifiques de chacun des niveaux, et le niveau syntaxique où il opère, ainsi que son contexte d'emploi, permettent d'expliquer la diversité des sens contextuellement induits. Le morphème **no** de l'*ikwere* (langue igboïde parlée au Nigéria), analysé par S. Osu, présente lui aussi des emplois de niveau syntaxique variable. Ce morphème peut relier deux noms ou deux verbes (avec une valeur cumulative), deux propositions (avec une valeur de complémenteur), un nom à un syntagme prédicatif (avec une valeur locative), mais aussi fonctionner comme affixe verbal à valeur bénéfactive ou encore apparaître à l'initiale ou à la finale d'un énoncé, ne reliant plus alors des constituants syntaxiques mais un énoncé à une situation posée au préalable ; il prend alors des valeurs de confirmation ou de contradiction, marquant la réaffirmation du point de vue du locuteur. Une analyse détaillée des contextes d'emplois et des effets de sens variés qu'on y relève permet à S. Osu de proposer une valeur commune à tous ces emplois qui produit des effets de sens différents selon la position de ce terme et la nature des éléments reliés par **no**. S'il peut être décrit, lui aussi, comme une opération de repérage, l'invariant qui sous-tend les différents emplois ne se réduit pas à une valeur de pointage. La mise en relation entre deux constituants opérée par **no** a, en effet, pour conséquence que le terme à gauche est ré-envisagé et redélimité par le terme introduit à droite, avec des effets variables selon le niveau où opère cette redélimitation. Cette notion de repérage semble proche de la valeur fondamentale que P. Roulon dégage pour le terme du **nè** du *gbaya* 'bodoe (langue oubanguienne parlée en Centrafrique) qu'elle étudie, mais le **no** de l'*ikwere* semble comporter une valeur inter-subjective que ne présente pas ce terme du *gbaya*. Au travers de ses emplois comme fonctionnel (introduisant un nominal), comme modalité adverbale et comme subordinatif (introduisant une proposition subordonnée), ce morphème du *gbaya* change de portée syntaxique et prend, lui aussi des valeurs, très diverses (*avec, en, par, puisque, depuis que, de telle sorte que, dans ces conditions, et en composition, voilà que, parce que*). Une étude minutieuse des structures syntaxiques et des contextes sémantiques dans lesquelles il apparaît permet à P. Roulon de dégager à la fois l'invariant sémantique (qu'elle définit comme une opération abstraite d'ancrage de l'élément introduit sur le contexte gauche auquel il s'articule), et les facteurs de variation qui sont la nature sémantique et syntaxique de la structure déterminée et celle de l'élément introduit par ce morphème. Ces valeurs diverses, construites contextuellement, se rapprochent pour partie de celles que présente le morphème **no** des parlers *gula* (langue sara-bongo-baguirienne de la famille nilo-saharienne, parlée en Centrafrique) que décrit P. Nougayrol, mais elle ne les recouvrent que partiellement. Ce terme constitue lui aussi un morphème polyfonctionnel qui présente une variation d'échelle syntaxique remarquable. Si l'on retrouve, dans ses emplois, un fonctionnement comme subordinatif avec des valeurs proches de ceux du **nè** du *gbaya*, le **no** du *gula* présente des emplois spécifiques comme pronom associatif, où il fonctionne comme une marque d'emphase dont le rôle est de sélectionner une valeur parmi des possibles ("[en matière de] chien, le blanc" pour traduire "le chien blanc") ; de plus, ses emplois comme fonctionnel (joncteur) paraissent différents, en raison notamment de la nature syntaxique de l'élément qu'il introduit ; enfin, ce terme présente des valeurs énonciatives que l'on ne trouvait pas dans le cas du *gbaya* : il apparaît comme une marque de thématization aux fonctions variées (fonctionnel, subjonction, marque de repère narratif). Ainsi, si ce morphème peut être défini, par-delà la diversité de ses emplois, comme un élément fondateur, repère d'un constituant linguistique complexe dont il définit le cadre, la nature des éléments qu'il introduit et le rôle, fondamentalement thématisant, qu'il joue dans le système semble devoir être distingué du niveau où opère le **nè** en *gbaya*. L'article de M.C. Simeone-Senelle, qui clôt ce chapitre, étudie la polyfonc-

tionnalité du morphème **d/d** en sudarabique moderne. Ce morphème, qui est à la base d'un déictique dans beaucoup de langues sémitiques, présente en sudarabique moderne une variété d'emplois remarquable qui lui confère une portée syntaxique très étendue. Ainsi, en tant que copule, il délimite la relation prédicative ; comme déterminant ou actualisateur, dans un syntagme nominal, il marque un des éléments constitutifs comme déterminatif, que celui-ci soit verbal ou nominal ; comme connecteur, il met en relation deux éléments à l'intérieur d'un même syntagme, et comme conjonctif de deux propositions (une principale et sa complétive), il porte sur le prédicat dans son ensemble ; enfin, en tant que marqueur de concomitance et de modalité, il situe le prédicat par rapport au sujet énonciateur et met en relation le locuteur par rapport au contenu de l'ensemble de son énoncé. La portée syntaxique de **d/d** s'étend donc du syntagme à la proposition pour enfin, dépassant le cadre strict de la phrase, concerner l'énonciation. Ainsi, les différents cas ici étudiés révèlent l'existence commune, dans des langues appartenant à des familles variées, d'un archi-relateur, souvent d'origine déictique, dont la valeur fondamentale semble être de construire une relation abstraite de repérage entre les termes qu'il relie et dont la portée syntaxique varie considérablement, du nom à l'énoncé. Si de nombreuses valeurs d'emploi se retrouvent d'une langue à l'autre, la nature des termes déterminés ou introduits par ces termes varie d'une langue à l'autre et le rôle de ces morphèmes dans les différents systèmes n'est pas strictement identique, de sorte que leurs différents sens en contexte ne se recoupent pas totalement.

Enfin, l'ouvrage s'achève sur une ébauche de typologie de la transcatégorialité et de ses liens avec la nature des systèmes linguistiques. A partir de l'échantillon des langues abordées dans cet ouvrage, S. Robert tente de cerner les prédispositions variables des langues à la transcatégorialité selon leurs structures, ainsi que les diverses manifestations de la transcatégorialité dans les différents types de langue. Elle distingue ainsi trois types de fonctionnements transcatégoriels qui peuvent être reliés à différentes stratégies de distribution de l'information dans les systèmes linguistiques. (1) Dans les langues à morphologie lourde (*e.g.* flexionnelles), le changement de catégorie tend à être limité et orienté d'une catégorie à une autre (transcatégorialité "orientée") ; il correspond aux cas classiques de grammaticalisation et peut être relié à une stratégie synthétique et grammaticale de distribution de l'information syntaxique. (2) Dans les langues à morphologie faible (*e.g.* isolantes), les unités de la langue apparaissent comme des notions génériques pas ou peu pré-catégorisées, et dont l'appartenance catégorielle sera fixée en discours (langues "type-occurrence") ; la transcatégorialité est alors massive et "générique" : elle procède de cette sous-détermination catégorielle initiale et peut être reliée à une stratégie analytique et lexicale d'expression des relations grammaticales. Enfin (3), un troisième type de fonctionnement transcatégoriel, relevé notamment dans des langues agglutinantes et en japonais, correspond à une stratégie distribuée de l'information grammaticale (unités distinctes pour indiquer les rôles sémantiques et les rôles syntaxiques) qui permet aux morphèmes indiquant des rôles sémantiques de s'appliquer à des structures syntaxiques variées ; on parlera alors de transcatégorialité "fonctionnelle". Les manifestations variables de la transcatégorialité dans les langues semblent donc pouvoir être, au moins en partie, reliées à la nature de leurs systèmes.

Les différentes analyses présentées dans cet ouvrage laissent entrevoir à la fois un mécanisme général et des utilisations variées au travers des langues. La transcatégorialité constitue vraisemblablement un moyen d'optimisation des systèmes linguistiques, permettant à un minimum de formes d'avoir un maximum de fonctions. Mais la dynamique des systèmes linguistiques qu'elle révèle se présente selon des modalités diverses dont le champ d'étude est ainsi à peine ouvert.